



HAL
open science

Les guerres du temps

Bernard Stiegler

► **To cite this version:**

Bernard Stiegler. Les guerres du temps. Gwiazdzinski L. La ville 24h/24, Editions de l'Aube, pp.69-85, 2003, La ville 24h/24. halshs-01741251

HAL Id: halshs-01741251

<https://shs.hal.science/halshs-01741251>

Submitted on 22 Mar 2018

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Les guerres du temps
In Gwiazdzinski L., 2003, *La ville 24h/24*,
La Tour d'Aigues, L'Aube, pp.69-85

Bernard Stiegler (*)

Le temps révèle tout et n'attend pas d'être interrogé.
Euripide

Depuis l'apparition des médias de masse, et surtout depuis le passage aux technologies numériques, nous vivons un processus mondial de synchronisation qui constitue une immense rupture dans l'histoire des systèmes calendaires et cardinaux.

Cette transformation très profonde, uniformément imposée à toutes les civilisations, déstabilise la structure qui organise le « Nous » - lequel s'identifie toujours par un système calendaire et un système cardinal communs à un même groupe humain.

Depuis les années quatre-vingt-dix, le nouveau système calendaire intégré, au sein duquel se développe « la ville en continu », réduit les habitants au statut appauvri de consommateurs. Ce système sert à optimiser le consumérisme des citoyens, annule les moments de suspension, de fête et d'exception qui rythment semaines, mois et saisons des calendriers, et durant lesquels se font et se rappellent les grandes différences - fondatrices des liens les plus élémentaires du Nous : différences entre temps sacré et temps profane, somptuaire et calculé, sphère publique et sphère privée ...

Vers un nouveau système calendaire

Avec le déploiement engagé depuis 1992 de réseaux numériques interopérables, auxquels s'ajoutent mille évolutions technologiques, tels les appareils et normes de géolocalisation, un nouveau système se met en place, en ce moment même, sous nos yeux, pour une articulation nouvelle de la production et la consommation - avec la généralisation hégémonique de la gestion en flux tendu, le fonctionnement des bourses en temps réel sans discontinuité - qui a pour effet une extraordinaire labilité des capitaux, en permanence à la recherche de nouveaux investissements possibles, au prix d'énormes crises financières du fait de subits désinvestissements d'une région ou l'autre du globe-, etc.

Ce système planétaire de réseaux numériques est à la fois calendaire et cardinal. Le passage dans le troisième millénaire fut une réalité aussi bien en Chine, en Inde, en Australie, en Afrique et au pôle Nord, qu'en Europe et en Amérique: tous les ordinateurs sont calés sur un calendrier désormais commun, hérité de l'ère chrétienne, et devenu totalement fonctionnel et profane. Simultanément, depuis l'interopérabilité et les questions de navigation qui se posent sur les réseaux, une cardinalité nouvelle, générale, basée sur un système d'adressage et de routage des messages géré aux États-Unis par l'ICANN, vient compléter la calendarité qui repose aussi, j'y reviendrai, sur les grilles de programmes audiovisuels - les « rendez-vous » radiophoniques et télévisuels se substituant aux moments de rencontres religieuses, ou, plus généralement, aux manifestations commémoratives. Or, ce système audiovisuel est aussi ce qui noue un autre rapport aux lointains - qui sont, en vérité, niés, qui ne se présentent plus que comme proches, et dans une proximité fabriquée, et très largement illusoire.

Les effets innombrables du nouveau système cardino-calendaire sont extrêmement fragilisants pour les territoires. L'intégration dans la « ville en continu » -qui est une facette de ce système de soumission de la production aux performances de la logistique, à la règle de la réactivité immédiate et du *just-in-time*, et aux prescriptions du marketing - vise à réduire habitants, parents d'élèves, salariés et « citoyens » au statut culturellement et politiquement paupérisé de consommateurs.

Ce système optimise le consumérisme - la technique de contrôle du consommateur - par la suspension progressive de tous les temps de pauses qui ne correspondent pas aux intérêts du système de consommation. Autrement dit, il annule les moments de *suspension*, notamment celui du jour de repos dédié à la commémoration ou au rassemblement, au cours duquel se fait la différence entre le temps voué aux activités utilitaires, c'est-à-dire le temps des moyens, et le temps des fins, qui est généralement aussi le temps de l'affirmation de l'unité du *Nous* - qu'il s'agisse de celui, privé, de la famille, ou du temps du culte, ou de son substitut, la culture. Il est frappant de constater à quel point, pour un nombre toujours plus important de nos contemporains, les jours d'interruption du travail deviennent des jours d'intensification de la consommation.

Quoi qu'il en soit de l'évolution de son sens, le temps de la suspension (tous les calendriers le comportent - et dans le monothéisme, il est hebdomadaire : les juifs le pratiquent le samedi, les chrétiens le dimanche, les musulmans le vendredi) est celui de l'interruption des activités économiques -qu'il s'agisse d'achats (de biens) ou de vente (de sa force de travail).

Cette suspension des programmes comportementaux de subsistance est ainsi dédiée à la célébration rituelle et culturelle de ce qui est de l'ordre de l'improbable, par exemple de ce qui ne peut pas être représenté - ainsi de Dieu. Mais au-delà, l'improbable est de l'ordre de l'incalculable en général, c'est-à-dire, en général, de ce qui demeure toujours de l'ordre de l'à-venir et de la promesse.

Le marquage de la différence entre le profane et le sacré est, plus globalement, et au-delà du religieux lui-même, *l'inscription d'un caractère d'exception* qu'il s'agit de commémorer (comme parole d'un prophète, ou comme acte d'émancipation d'un peuple, par exemple : tel est le cas des fêtes nationales).

Je veux insister ici sur la *constitutivité* de ce caractère d'exception pour *tout calendrier*. Un calendrier ne forme un *Nous* - ne s'impose comme calendrier - que dans la mesure où il parvient à inscrire dans les pratiques communes la commémoration régulière de moments d'exception. C'est par la différence entre l'ordinaire et l'exception que se constitue un *Nous* -comme mémoire de cette différence.

Les moments d'exception calendaires sont aussi et en premier lieu cosmiques : le calendrier articule le temps de l'humanité aux rythmes planétaires et solaires - l'unité calendaire étant battue par l'alternance (la différence) des jours et des nuits, et les pôles Nord et Sud se tenant aux limites de cette calendarité. Les saisons marquent aussi des différences élémentaires, et le printemps est une fête de la nature. Les différences ne sont calendaires que parce qu'elles reviennent. La différence marquée par le printemps est sertie dans l'anneau de l'année qui est une révolution, c'est-à-dire une rotation, mais aussi, par là, un passage qui est passé, qui ne reviendra plus, qui marque le temps comme écoulement sans retour, et qui peut

et doit être dit révolu en ce sens. La révolution calendaire articule le passage de ce qui devient ainsi passé avec le retour de ce qui, commémorant ce passé, est aussi ouverture à venir du temps. C'est cette ouverture que tente de maintenir la commémoration des exceptions -dont la plus répandue est toujours entée sur les fêtes agraires du printemps comme résurrection (mais elle ne peut être universelle : elle ne peut avoir lieu que là où il y a un printemps).

Un jour est une révolution de la Terre sur elle-même. Un mois est une révolution lunaire, la semaine étant une inscription des phases intermédiaires de cette révolution. Une année est une révolution de la Terre autour du Soleil. Sur ces révolutions cosmiques, sur ces cycles, viennent se greffer des symboles, qui sont des marqueurs d'exception. En France, le dimanche est un tel marqueur ; c'est un jour où l'on ne doit pas travailler. Ces marqueurs, d'origine religieuse, peuvent être réinvestis par des mouvements politiques et sociaux. Il existe ainsi une alliance tacite entre syndicats de salariés et autorités ecclésiastiques pour refuser l'ouverture dominicale des magasins.

Pour les laïcs comme pour les religieux, ce moment de suspension hebdomadaire fonde le temps du *Nous* – et tout groupe social fonde son unité dans le partage d'une calendarité qui lui est propre, marquant sa singularité parmi les autres groupes à travers laquelle il reconnaît son exception fondatrice, qu'il fête. Dans les sociétés préindustrielles, cette fête a toujours une dimension religieuse. Puis viennent les fêtes nationales, mais qui n'effacent pas le dimanche, pas plus qu'elles ne détrônent la fête de Pâques ou la fête de Noël. Celles-ci, et Halloween récemment importé en Europe, sont devenues des fêtes presque exclusivement mercantiles -et cela constitue sans aucun doute possible une très grande nouveauté dans l'histoire de la calendarité : *ce sont des fêtes sans mémoire*.

Commémorant la naissance du Christ, Noël fut d'abord la commémoration du début d'une ère et une date d'une portée incommensurable pour la chrétienté. Le 14 juillet est une fête uniquement française, nationale en ce sens, dans laquelle se marque une singularité qui est la mémoire d'un passé: il célèbre la mémoire transgénérationnelle de la date inaugurale d'une Nation, tandis que le 25 décembre commémore une civilisation qui dépasse le cadre des nations. Ces commémorations sont celles de la naissance du *Nous* qui commémore, mais, comme on vient de le voir, un *Nous* (celui des Français) peut-être inclus dans un autre *Nous* (celui des chrétiens) : il y a *des localités calendaires*.

C'est aussi là où se situe le point d'accroche de la cardinalité et de la calendarité - et qui constitue l'élément primordial de la *localité comme telle*. Or, la mercantilisation des dates vise à effacer cet élément de localité.

Un *Nous* commémorant une fête inaugurale (r)ouvre son avenir à la mesure de la mémoire de son passé -comme héritage d'une culture, religieuse ou non, politique ou théologico-politique. Actuellement, à travers ce que Luc Gwiazdzinski décrit comme un phénomène de synchronisation de la vie urbaine, il se produit vraisemblablement une rupture dans l'histoire du calendrier, et ce sous de nombreux aspects, tels ceux déjà évoqués : extension mondiale des systèmes d'investissement et de production/distribution via l'électronique; intégration à un système cardinal lui-même mondial par de nouvelles normes d'adressage et de navigation; articulation avec les programmes de télévision et les industries culturelles pour le marketing ; connexion avec les systèmes de géolocalisation, infomobilité, infogistique, infoguidance, etc. Mais le plus déterminant dans cette révolution, ce qui constitue la rupture la plus profonde, la plus préoccupante, celle qui rend acceptables ou inacceptables toutes les autres, c'est certainement *l'effacement progressif de la capacité de*

commémorer, et à terme, l'élimination pure et simple du rapport à tout passé inaugural, qui se constitue en tout premier lieu par la mercantilisation systématique des fêtes.

Or, cela signifie à la fois l'imposition d'une *synchronie généralisée* et la *fermeture de l'avenir* ; *qui ne peut être que le fruit d'une diachronisation dont les moments d'exception sont les marqueurs idiomatiques*. Autrement dit, *la soumission de la calendarité à l'hégémonie du marché de masse est l'avènement du groupe grégaire*.

C'est ce que la *numérisation* rend possible comme jamais auparavant.

Intégration des technologies du temps et de l'espace

Les technologies de communication reposent sur le numérique, c'est-à-dire sur des microprocesseurs dont les battements (un ordinateur est une horloge électronique) sont synchronisables en fonction du temps universel (et il est remarquable que les systèmes de courrier électronique proposent maintenant un réglage automatique de l'horloge de l'ordinateur personnel en fonction de ce temps universel -et invitent ainsi à abandonner la calendarité locale où est inséré leur utilisateur). Je peux lire l'heure sur mon téléphone : je n'ai plus besoin de montre.

Quant à ce téléphone, il sera bientôt compatible (interopérable) avec mon ordinateur en tant qu'horloge-mémoire qui, fonctionnant à la nanoseconde, est lui-même capable de traiter de l'image et du son en temps réel et de communiquer avec un téléviseur. L'ensemble est en train de s'intégrer avec mon agenda -calendrier personnel et portatif où j'inscris les événements de mon propre temps dans le temps public qui est en train de devenir électronique à son tour: mon ordinateur, mon téléviseur, mon téléphone portable et mon agenda électronique¹ fonctionnent dans un système normalisé au niveau mondial.

Or, cette technologie horlogère des machines numériques devient également, depuis quelques années, une technologie de l'espace : le maillage du globe terrestre par des balises permet le géo-référencement et l'info-mobilité qui se combinent maintenant avec la norme TCP-IP et le système de routage et d'adressage qu'elle supporte : l'ICANN a récemment prévu l'inscription des données géo-électroniques dans l'adressage électronique. Ainsi s'accomplit l'intégration progressive des dispositifs cardinaux que sont les systèmes d'orientation dans les espaces territoriaux, mais aussi conceptuels et mentaux, et dans leurs représentations -depuis la première carte connue, celle de Bedolina, jusqu'aux systèmes d'informations géographiques (SIG), en passant par ce que l'on appelle les « espaces virtuels », qui ne sont en réalité que des représentations virtuelles de l'espace, et celles-ci transforment de toute évidence le rapport à l'espace réel (l'espace est toujours à la fois réel et virtuel, c'est-à-dire représenté: opposer réel et virtuel est une ânerie -ils n'ont jamais cessé de composer ; l'espace qui est derrière la porte est à la fois virtuel, i.e. représenté, au sens où il n'est pas actuel pour moi, et réel, au sens où il existe bien comme espace).

Par la numérisation, technologies de l'espace et technologies du temps, autrement dit cardinalité et calendarité technologiques, forment désormais un système unique qui s'impose au monde entier. Moment de rupture dans l'histoire cardino-calendaire, cette intégration procède cependant d'une très profonde tendance des systèmes techniques. Dès le Néolithique,

¹ Ce possessif « mon » est rhétorique: l'auteur de ces lignes en est resté au papier pour ce qui concerne l'agenda.

dans la grotte de Bedolina, apparaît le premier système d'orientation géographique, c'est-à-dire la première carte. C'est avec la sédentarisation que l'on voit apparaître des techniques de normalisation du rapport à l'espace et au temps qui constituent les formes les plus sommaires de calendarité et de cardinalité, et dont les premiers systèmes de comptage, qui vont permettre l'élaboration des éphémérides, sont *déjà à la fois calendaires et cardinaux* puisqu'ils notent la position des astres.

L'intégration s'annonce dès la Mésopotamie avec la mise en place des catalogues des systèmes d'archivage, des dispositifs d'orientation dans l'accumulation des traces -en l'occurrence, des fameuses tablettes d'argiles, qui étaient rassemblées et disposées dans des paniers dont le contenu était décrit par une tablette spéciale qui en constituait un catalogue. Or, ces tablettes enregistrent le cours des événements aux rythmes de rotation des astres. À l'époque des Mésopotamiens et des Égyptiens anciens, le contrôle des systèmes calendaires et cardinaux fonde les pouvoirs royaux. Le pharaon est à la fois un roi et une divinité.

Le *basileus* grec, lui aussi, est à la fois roi et prêtre. Cependant, avec l'apparition de la cité (*polis*), essentiellement liée à l'écriture alphabétique et à la constitution du droit public qu'elle rend possibles, une distinction apparaît entre religion et pouvoir politique, et le calendrier devient politique à la mesure d'un devenir-profane (*profanes* signifie public) de la cité tout entière. Thalès - qui a « vu l'unité de l'être ; et quand il a voulu la dire, il a parlé de l'eau! » (Nietzsche) - , géomètre et astronome, calcule le calendrier cosmique, définit le nombre de jours qui constituent une année, fixe le mois à trente jours, et fonde, par la théorie, la calendarité profane que Clisthène institue comme loi de la cité. Le calendrier prytanique clisthénien est l'établissement d'une année proprement politique. L'organisation du temps se calque sur celle de l'espace: avoir la prytanie, c'est, pour une tribu, à la fois occuper telle position dans le cours de l'année politique et déléguer cinquante des siens au foyer commun qui est le cœur de la polis². Reste que, comme l'a montré Marcel Detienne, la pratique politique naissante dans la cité grecque est compatible avec la religion de la cité qui en est la condition - raison pour laquelle, selon le même auteur, on ne peut pas dire *stricto sensu* que le calendrier prytanique est *laïque*, ainsi que le soutiennent Lévêque et Vidal-Naquet. Bien avant la *polis*, dès ses formes protohistoriques les plus anciennes, l'écriture est immédiatement la calendarité d'une astrologie, une proco-astrologie qui est déjà et donc aussi une cardinalité. Avec la *polis* s'établissent calendarité et cardinalité *politiques*, mais ce n'est que beaucoup plus tard -en passant par les formes romaines puis monarchiques, où le pouvoir reste lié au divin -qu'a lieu la laïcisation à proprement parler, et que la sphère politique se constitue en propre. Jusqu'à ce moment-là, le calendrier, la religion, le culte, la culture et la politique sont d'autant plus intimement liés qu'ils sont ensemble coupés du monde de la production et, en quelque sorte, rassemblés et constitués par cette coupure. Autrement dit, la « constitution en propre » du politique est très rapidement abolie par son absorption dans une nouvelle calendarité qui est moins politique que *marchande* : la société industrielle, seule véritablement émancipée du religieux, est aussi celle où se déploie le *marketing* comme *critère toujours plus nettement hégémonique* de l'organisation de l'espace et du temps. À

² En remontant le temps, le voyageur risque d'empêcher, d'une manière ou d'une autre, les rencontres qui ont conduit à sa naissance. Or, s'il ne naît pas, le voyageur ne peut non plus voyager dans le temps et, donc, empêcher sa propre naissance. S'il est né, il a voyagé dans le temps. Et il a empêché sa naissance. Et ainsi de suite. L'enchaînement des choses se trouve ainsi stoppé. Arrêté à un stade où la probabilité oscille perpétuellement entre l'une ou l'autre des possibilités. L'écoulement du temps s'en trouve bloqué en quelque sorte.

partir du XIXe siècle apparaît la « grande industrie » qui développe réseaux de distribution, canaux de circulation, transports de marchandises et impression de journaux en masse. Les chemins de fer nécessitent des synchronisations: un horaire annonce le passage des trains dans les localités -et il faut être là quand passe le train qui n'attend pas. Les journaux deviennent quotidiens. Le télégraphe et le téléphone intensifient ces évolutions en renforçant les possibilités de coordination des actions, c'est-à-dire de synchronisations à distance. Synchrones, l'ensemble de ces réseaux, lorsque s'y ajoutent les médias audiovisuels de masse, constitue des flux continus de services et de biens.

La récente numérisation de ces réseaux a permis leur intégration totale et le contrôle en temps réel de la circulation des marchandises et des flux financiers, mais aussi et surtout des temps de conscience des consommateurs, et à travers leurs temps de conscience, de leurs comportements -par l'intermédiaire de la radio et de la télévision. Un processus de normalisation plus puissant encore est à présent en cours, combinant TCP-IP (interopérabilité), XML (format d'échange), MPEG (standard de compression des données) et GPS ou son futur équivalent Galileo (norme de géolocalisation), et formant un système mondial de gestion du temps et de l'espace -c'est-à-dire des flux -où sont déployées les technologies de « contrôle social » qu'annoncèrent Gilles Deleuze et Michel Foucault.

Passage aux limites

Cette intégration cardino-calendaire constitue un passage aux limites -au sens de la théorie des systèmes dynamiques-, ce qui signifie que les conditions mêmes de viabilité du système sont mises en question. L'intégration conduit à une situation que l'anthropologue André Leroi-Gourhan [1965] anticipait en ces termes :

« L'intégration humaine au plan esthétique est fondée sur des références purement symboliques admises par la société à partir d'une convention rythmique qui englobe les jours et les distances dans un réseau artificiel. Le jeu entre le temps et l'espace libre et le temps et l'espace domestique est resté assez large .iusqu'à tout récemment, sauf en milieu urbain où le cadre totalement humanisé à toujours été le gage de l'efficacité du dispositif citadin. L'infiltration du temps urbain s'est faite en quelques années, d'abord sur de longs intervalles par la périodicité régulière des transports et s'adapte maintenant au détail des journées par la normalisation du temps au rythme des émissions radiophoniques et télévisuelles ... Un temps et un espace surhumanisé correspondraient au fonctionnement idéalement synchrone de tous les individus spécialisés, chacun dans sa fonction et son espace. Par le biais du symbolisme spatiotemporel, la société humaine retrouverait l'organisation des sociétés animales les plus parfaites, celles où l'individu n'existe que comme une cellule. »

« L'infiltration du temps urbain » désigne la soumission aux temps du travail, des transports, des achats, etc., jusqu'au temps des médias comme temps des hypermasses. La « surhumanisation » comme installation d'une société entièrement synchrone serait une liquidation du social -si l'on se souvient que, par ailleurs, Leroi-Gourhan décrivait ce social comme une tension entre l'individu et la tradition, où l'individu inscrit sa singularité idiomatique, c'est-à-dire sa diachronicité -son temps propre.

Leroi-Gourhan forme l'hypothèse d'une pure synchronisation en 1965. À cette époque-là, 46,5 % des familles françaises sont propriétaires d'un récepteur de télévision. Elles sont aujourd'hui plus du double -presque la totalité de la population. En 2001, la grande synchronisation des consciences est accomplie -et elle va se parfaire et se parachever avec les futurs téléphones portables qui, suivant partout leurs usagers, seront capables de leur indiquer en permanence où ils se trouvent, de les solliciter en fonction de leur situation géographique

en même temps que d'adapter au moment de leur passage les caractéristiques de leur environnement sururbanisé.

Si les accès individuels rendus possibles par les médias dits *pull*, tels les services du Web, paraissent démassifier les audiences, et en ce sens, désynchroniser le social, ils conduisent au contraire à un renforcement de la synchronisation -par la diversification des modalités d'accès aux consciences de leurs utilisateurs. « Les consciences individuelles sont vouées soit à se noyer dans les archiflux des industries de programmes, soit à être attrapées dans les filets du user profiling qui permet de les sélectionner et de les tribaliser en sous-communautés. Car telle est la finalité des dispositifs d'observation des comportements des consommateurs de programmes et de contenus informationnels sur le réseau internet, qui élaborent, à partir de ces observations, des modèles permettant de procéder à une hypersegmentation des audiences pour les annonceurs publicitaires, tout en donnant aux destinataires l'impression que le système leur répond personnellement -ce qui est évidemment une pure illusion, car il s'agit en fait d'industrialiser ce qui jusqu'alors n'était pas industrialisable, les comportements individuels, en les renforçant de telle sorte que les consommateurs ne puissent plus sortir de ceux-ci, s'y trouvent enfermés, et qu'ils puissent donc être parfaitement anticipés et contrôlés, les "personnes" ne pouvant donc plus s'individualiser, devenant en quelque sorte des personnes, cyclopes sans perspective » [Stiegler, 2001]. Dès lors, le système synchrone qu'anticipait Leroi-Gourhan s'accomplit presque parfaitement : il présente l'avantage de permettre la spécialisation individuelle, comme dans une fourmilière -la division organique du travail, comme on la trouve chez ces insectes sociaux que sont les fourmis, des soldats, des fourragères, des nurses, etc.

Autrement dit, la société surhumanisée conduirait à ce que la théorie des systèmes dits « multi-agents » appelle une communauté d'agents réactifs, dont j'avais déjà proposé, dans la Désorientation, une analyse inspirée des travaux de Dominique Fresneau et Jean-Pierre Lachaud [1999] :

« Une fourmilière est composée de classes d'individus spécifiés par des comportements de "réalisation de tâches": reproduction, soins aux larves, recherche de nourriture, classe d'"inactifs" ... La proportion d'individus par classes est stable. Si l'on pratique une "sociotomie" (Lestel, 1992) -si l'on enlève de la fourmilière une partie des individus d'une classe -, on voit se recomposer un équilibre où par exemple les individus "chasseurs" deviennent des "soigneurs". Or, l'hypothèse est que l'environnement renforce ou inhibe les spécialisations des agents dans la mesure où chaque agent émet des gradients, en l'espèce des messages chimiques, appelés phéromones -ce que confirme une modélisation informatique de la fourmilière à partir d'un modèle de système multi-agents. Emission de traces qui nous intéresse au plus haut point, dans la mesure où le modèle informatique traite ces agents comme "réactifs", ce qui signifie : comme n'ayant pas de mémoire de leurs propres comportements. Il y a en effet deux modèles de systèmes multi-agents : ceux dont les agents sont des "cognitifs", ayant une représentation explicite de leur comportement et de leur expérience comportementale passée, et les agents des "réactifs", sans représentation ni mémoire, commandés selon le schéma stimulus/réponse. C'est ce deuxième type qui modélise l'individu de la fourmilière. Or, si les agents n'ont pas de mémoire des comportements antérieurs, et si cependant leur spécialisation est déterminée par le comportement des autres agents, il est nécessaire qu'une mémoire du comportement collectif s'inscrive quelque part, au moins temporairement. Les phéromones SOJIT des traces chimiques inscrites sur le territoire comme support -la fourmilière et les circuits environnants tracés par les individus chasseurs -et comme une cartographie de la collectivité. »

De fait, un individu connecté aux réseaux mondiaux, qui sera bientôt géolocalisé, émet des messages vers le réseau de serveurs où s'enregistre la mémoire du comportement collectif, tout comme la fourmi qui sécrète ses phéromones inscrit son comportement sur le territoire de la fourmilière. Et dans la mesure où le système cardino-calendaire intégré conduit les individus à vivre de plus en plus en temps réel et dans le présent, à se désindividualiser en

perdant leurs mémoires-aussi bien celle du Je que celle du Nous auquel ils appartiennent-, tout se passe comme si ces agents « cognitifs » que nous sommes encore tendaient à devenir « réactifs », c'est-à-dire purement adaptatifs-et non plus inventifs, singuliers et capables d'adopter des comportements exceptionnels et en ce sens imprévisibles.

C'est bien ce qui se passe dans l'hypothèse que formait Leroi-Gourhan, que l'actuelle intégration cardino-calendaire paraît approcher au plus près, et où l'individu « humain » n'existe plus que comme une cellule, c'est-à-dire comme un « agent réactif » : il est « résindividué », pour reprendre un mot de Simondon. Autant dire qu'il est décervelé-comme le disait Alfred Jarry.

Synchronisation et perte d'individualité

C'est bien une sorte de décervelage comme passage du cognitif au *réactif* que décrit Leroi-Gourhan pour clore l'exposé de son hypothèse.

L'évolution corporelle et cérébrale de l'espèce humaine paraissait pourtant lui permettre d'échapper au sort de la fourmi par l'extériorisation d'outils et de la mémoire. Il n'est pas interdit de penser que la liberté de l'individu [humain] ne représente qu'une étape et que la domestication du temps et de l'espace entraîne l'assujettissement parfait de toutes les particules de l'organisme supra-individuel.

En fait, l'extériorisation de la mémoire humaine, qui avait permis l'accumulation et la transmission des expériences individuelles, aboutit ici à la création d'un réseau réactif comme si la totalité de cette expérience était désormais standardisée et désincarnée [Stiegler, 2000]. Autrement dit, pendant quelques millénaires, le couple homme-technique aurait eu besoin d'une liberté individuelle pour que le système se développe correctement et constitue un « organisme supra-individuel » -rejoignant les organisations parfaitement synchrones des insectes dits sociaux.

Un calendrier est certes, de toute évidence, un dispositif de synchronisation : le dimanche évoqué précédemment est un de ces temps de synchronisation. Mais en tant que moments de suspension, ces temps de synchronisation marquent une différence, et un moment d'exception. Ils sont un hommage à l'exception, qu'ils commémorent (ici, comme jour du Seigneur, c'est-à-dire mémoire de cet être *absolument* exceptionnel que fut Je fils de Dieu, ou encore *Dieu fait homme*). Or, une exception est précisément ce qu'il y a de plus diachronique : son essence réside dans sa diachronicité.

En supprimant les temps de diachronie, on supprime le caractère d'exception de la synchronie qui devient un moment ordinaire - la banalité même. Cette liquidation des singularités par la société grégaire contemporaine est un passage aux limites dans la mesure où elle constitue à terme une liquidation du désir: on ne peut désirer que ce que l'on n'a pas, que ce qui, à cet égard, est « asynchrone », c'est-à-dire ici, plus précisément, diachronique et exceptionnel. C'est ce que la synchronisation finit inévitablement par annuler.

Or, la société des consommateurs repose sur le désir. Tout se passe donc comme si cette société était en train de creuser sa tombe.

Le désir ruiné par les guerres du temps

Tomber amoureux, c'est commencer d'aimer une différence. Le désir est toujours et irréductiblement un désir de singularité - à commencer par ce proto-désir qu'est le désir de soi-même, c'est-à-dire le narcissisme. Le narcissisme, comme amour de soi, est la base même du désir: je ne peux m'aimer moi-même (me respecter, avoir un amour-propre) que si je me pose comme singulier, et je ne peux pas aimer quelqu'un si je ne m'aime pas moi-même. Or, la synchronisation tue la singularité en cherchant à optimiser la consommation, cependant que la consommation suppose le désir. Autrement dit, le système hyperconsommériste de la société synchrone devrait finir par ruiner le système du désir, et donc la consommation elle-même.

Le désir est ruiné par une sorte de *guerre du temps* qui se mène aujourd'hui sur plusieurs fronts.

La guerre des médias

Le premier de ces fronts est la guerre que se livrent désormais les industries de programmes. Nous sommes « ciblés » par des médias de toutes sortes - audiovisuels, écrits et désormais télécommunications - qui se font concurrence pour capturer le temps limité dont nos consciences sont faites. Nos consciences, en tant que temps, forment un marché : le marché qui donne accès à tous les autres marchés, le marché de la publicité.

Sur ce marché, le prix de la conscience est très bas : pour 0,5 million d'euros nets de recettes publicitaires une heure du *prime-time*, un canal qui atteint 15 millions de consciences pendant ce créneau horaire « vend » ces consciences à ses annonceurs 20 centimes l'heure. Heure pendant laquelle ces masses de consciences absorbent le même flux temporel et homogénéisent leurs comportements. J'ai montré ailleurs pourquoi cette homogénéisation, dans les conditions actuelles, est inéluctable : elle repose sur le fait que lorsque je regarde un programme audiovisuel, le temps d'écoulement de ma conscience coïncide avec le temps d'écoulement de cet objet, et donc avec les millions d'autres temps de consciences qui le regardent au même moment. Si l'on mesure que, par ailleurs, ce que j'interprète de ce flux est lié à mon passé, à mon expérience individuelle, et que cette expérience tend inévitablement à devenir de plus en plus proche de celle des autres consciences qui regardent tous les soirs les mêmes émissions que moi (c'est la standardisation de l'expérience), on comprendra que ma singularité est ce qui est littéralement ruiné par la guerre que se livrent les médias pour accéder à ma conscience, et qui aboutit à ce que les médias tendent à diffuser les mêmes programmes achetés sur un marché devenu tout à fait international.

La guerre spirituelle et géopolitique

Un autre front de cette guerre est celui du conflit des calendriers, antique, mais qui a pris un tour propre à notre époque depuis plus de cinq décennies à Jérusalem, et qui connaît un nouvel épisode, et sur un autre territoire, depuis le 11 septembre 2001. Ce conflit, qui relève d'une guerre des esprits plus ancienne encore que le calendrier [Stiegler, à paraître], est des plus complexes. Il est malheureusement, à notre époque, à proprement parler militaire, mais il a aussi des dimensions de guerre économique par lesquelles seulement, et heureusement, chez nous, en France, il se présente aujourd'hui (et nous devons tout faire pour qu'il reste un conflit seulement économique). C'est une guerre des temps culturels et spirituels où les États-Unis d'Amérique cherchent à faire adopter leur propre calendrier, leurs propres industries de programmes, leur propre cardinalité à travers leur technologie aussi bien qu'à travers leur système symbolique, leur cinéma et leurs produits dérivés -et ce, dans le but de faire adopter les comportements de consommation correspondant à leurs intérêts

économiques. L'opération de marketing autour de Halloween, comme résurgence dénaturée du culte des morts que la très monothéiste fête de tous les saints avait adoptée et renversée en fête de l'immortalité des âmes, peut être vécue par les grands monothéismes, dans ces circonstances, comme une véritable agression contre l'esprit.

Plus profondément, le bouleversement des calendriers par les impératifs du marché, dont la mondialisation de Halloween est un symptôme parmi d'autres, compromet la fonction calendaire comme instauratrice d'un *Nous*.

La guerre de l'écologie, de l'esprit et du temps

Le troisième front de cette guerre du temps est un combat politique qui reste à mener, et même à déclarer, un combat qui n'est pas encore à proprement parler engagé : ce devrait être un combat pacifique, un combat d'idées pour ce que j'ai appelé une écologie de l'esprit, qui est aussi une écologie du temps. Le développement économique n'est pas autosuffisant. Il y aura toujours quelque chose au-delà de l'économique, qui relève essentiellement de ce que j'ai appelé ici l'exception, qui suppose le désir, et donc le sacré, par exemple, est un nom. C'est ce que Bataille appelait le somptuaire.

L'exploitation systématique du temps des consciences comme méta-marché donnant accès à tous les autres marchés entraîne une destruction du temps de conscience parce que *le temps d'une conscience est structurellement diachronique*.

Nous avons vu que paradoxalement le calendrier en tant que commémoration est à la fois un moment de synchronisation dans la vie d'un *Nous*, et la commémoration d'une exception, c'est-à-dire d'un moment de diachronie -et même de *dyschronie*, dans la mesure où, dans ce moment de mémoire, est toujours celée la mémoire du moment inaugural (ainsi du dimanche, jour du seigneur, qui est un rappel hebdomadaire de ce que le 25 décembre fête solennellement chaque année). Or, cela signifie que dans le calendrier d'un *Nous*, la synchronie n'est pas en opposition avec la diachronie, mais en *composition* avec elle.

Le temps est toujours une question d'articulation du synchronique et du diachronique. Actuellement, le développement technologique va vers une hypersynchronisation qui tend à opposer le synchronique et le diachronique, c'est-à-dire à les *décomposer*. La composition du synchronique et du diachronique est précisément le compromis que rendent possibles les calendriers en tant qu'ils ménagent des temps de suspension, c'est-à-dire de fête -fête que Bataille analyse précisément comme moment somptuaire.

L'exploitation systématique industrielle qui va vers la synchronisation absolue et l'annulation des moments de suspension entraîne une décomposition de ces deux tendances (diachronique et synchronique, qui deviennent hypersynchronique et hyperdiachronique, et ce qui conduit au diabolique à proprement parler, c'est-à-dire à l'atomisation pure): c'est la décomposition du social lui-même, et à travers le social, la décomposition de l'individu, la « désindividuation ».

La ville en continu vise l'annulation des temps de suspension calendaire, et la soumission de la composition du synchronique et du diachronique à l'hégémonie du marché optimisé comme gestion à flux tendus qui requiert une adaptabilité totale du local à un réseau soumis à la loi exclusive du *just-in-time* : elle procède de cette décomposition.

On ne peut laisser se mettre en place la ville en continu sans réagir car elle serait une ville où on compte tout et tout le temps. Il va falloir négocier au niveau local dans des processus de réappropriation désynchronisante. Une solution est d'inventer de la discontinuité dans la continuité. Il faut imaginer de nouveaux types de suspensions, de nouvelles sacralités dans les calendriers, de l'événementiel somptuaire mais non marchand, des événements qui soient de l'ordre de l'inestimable, qui n'aient pas de prix. Cet événementiel n'existera que s'il se calendarise. Pour qu'il y ait date, il faut qu'il y ait un calendrier et un événement d'exception bien au-delà de l'amortissement possible dans le marché.

Le désir, la culture en général, la politique, le religieux ne peuvent pas faire l'objet d'un amortissement. Dieu, ça ne s'amortit pas, et même rachetés par un Bill Gates, les manuscrits de la mer Morte resteraient des reliques sans prix.

On revient à une promesse « bataillène » de l'exception qui, chez lui, est endémique de la fête.

La vraie réponse à la ville en continu des marchés, c'est la fête, un moment où on dépense sans compter. ..

(*) Philosophe, Directeur de l'Ircam